



**vous présente**



**l'événement est couvert par [www.compagnonsdelachanson.com](http://www.compagnonsdelachanson.com)**

**Octobre 1941... ici !**



**Une histoire fantastique va commencer...**

## 1941, les origines

Lyon, au 10 de la rue de Champvert dans le quartier du Point du Jour... À deux pas d'une Place des Compagnons de la Chanson inaugurée en octobre 2002 par la municipalité lyonnaise pour rendre hommage à un groupe mythique qui aura écrit l'une des plus belles pages de la Chanson Française d'après guerre...

Lorsqu'on franchit le portail de l'entrée de la Villa du Point du Jour où a été fixée en juin 1990 une plaque commémorative, que l'on entre dans un parc toujours bien entretenu, on est loin d'imaginer ce qui s'est passé ici, soixante-sept ans plus tôt dans cette demeure de style entourée de glycine. Elle se dresse là, fièrement, sur la droite, à la même place que celle occupée quelques décades auparavant ! A une époque où le Point du Jour était encore en période de guerre, non le quartier d'un arrondissement de Lyon comme aujourd'hui, mais la petite localité calme d'une banlieue huppée perchée sur les hauteurs de la métropole rhodanienne, entre Sainte-Foy et la colline de Fourvière...



# Garçons et filles, Ils sont tous si jeunes...



Ci-dessus, on reconnaît le visage juvénile de Marc HERRAND.

Ci-dessous, de g. à droite : Marc HERRAND, Pierre DESTEUCQ à la flûte et Jean VERLINE à la guitare.



## CE QU'ÉTAIT LA CHANSON ANIMÉE...

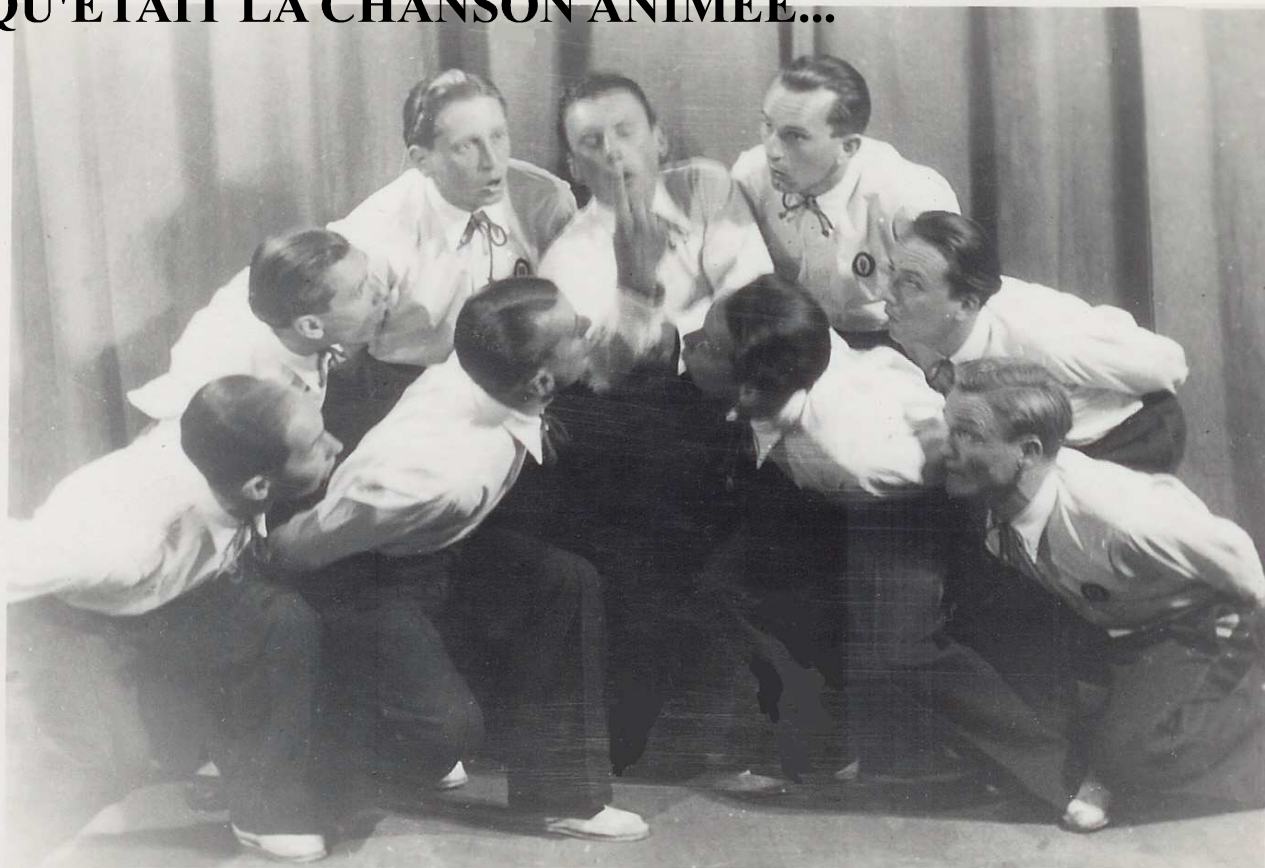


Photo  
"Compagnons"

LES COMPAGNONS DE LA MUSIQUE

*Perrine*

une lettre à son futur fiancé, Marianne Chassot raconte aussi de quelle façon s'est terminée la fête d'un village un certain dimanche 18 juillet ainsi que l'incendie qui leur a valu de composer et de se déguiser en pompiers pour éteindre les flammes ! Avant tout de même de donner leur représentation dans un état ! Difficile de cumuler les fonctions de pompier volontaire avec celles d'artiste... Comme elle l'avoue à son fiancé, elle a parfois envie de tout envoyer promener ! Cela sera le cas après qu'on lui ait refusé de participer à une représentation à Evian. De nationalité suisse, celle de son père, elle n'avait pu obtenir de permis !

Début Septembre Louis Liébard accueille donc **Fred Mella**, en qualité de nouveau stagiaire. Ardéchois, fils d'émigrés italiens, il rêvait de se diriger vers l'opéra. Et cela au moment même où l'équipe vient de perdre Henri Lancelot appelé à remplir ses obligations militaires au sein des Chantiers de Jeunesse au grand dam de Louis Liébard. Avant l'arrivée de Fred, il envisageait de faire de lui un peu plus qu'un *baryton acceptable*.

Cette arrivée changera bien des choses car chacun, jusque là, au sein des Compagnons de la Musique, avait une chance de devenir soliste de l'équipe de représentation. Autant Jean Verline, le ténor, que d'autres dont les qualités ne demandaient qu'à s'épanouir davantage... Comble de malchance pour Jean, sa peine d'emprisonnement lui vaudra d'abandonner pendant quelques mois Lyon ! Au retour d'une semaine de représentations données en Savoie. Un simple noyau de

fruit craché par la fenêtre du compartiment d'un wagon de chemin de fer et atterri sur la tête d'un représentant de l'ordre transalpin aura suffi à le faire arrêter ! Et à le mener en forteresse à Chambéry puis aux Baumettes ! Il y craindra longtemps pour sa vie après avoir été le témoin en milieu carcéral de l'interrogatoire musclé de l'un des co-détenus, un communiste italien qui sera même torturé. Une épreuve qui le marquera profondément. Dans un autre écrit, Marianne Chassot évoque cet emprisonnement dramatique. Dans la deuxième quinzaine d'octobre, alors qu'ils s'apprétaient à se produire à Vichy devant le Maréchal Pétain, les Compagnons de la Musique espéraient encore voir son retour et sa libération. Elle évoque aussi son quotidien et l'abnégation dont elle faisait preuve pour "border" tout ce petit monde et faire en sorte que les uns et les autres ne manquent de rien. Quand Marc, André, Jean Albert ou Loulou Meyrueix avaient besoin de se procurer un slip ou autre chose, c'est d'ailleurs à Marianne qu'il revenait de tout prévoir !

Les représentations des Compagnons de la Musique ne laisseront pas toutes de très bons souvenirs et notamment l'une d'entre elles dans le pays de Livron ! Marianne et ses partenaires y avaient donné Céline sans qu'une assistance chahuteuse parvienne à assister respectueusement au spectacle !

Chacun le reconnaîtra par la suite, cette arrivée de Fred devenu rapidement l'un des meilleurs éléments, constituera...

## PUIS ARRIVE... FRED MELLA !

# AVRIL 1944, LA RENCONTRE...



Photo de Alexander B. pour KEYSTONE  
provenant de la coll. de J.-M. GAILLARD

## Marie BELL et André BRUNOT reçoivent chez Molière au profit de ceux du rail

**P**ar un beau soir, la Comédie-Française s'est donnée au cheminots. En grande dame qu'elle est, naturellement, c'est-à-dire avec tout son luxe, son éclat, son prestige. Mais aussi avec tout son cœur.

On sait que les employés des chemins de fer risquent chaque jour leur vie en accomplissant simplement leur service. Pour eux, le réseau est devenu un véritable front. Il y a déjà 2.400 veuves, 3.000 orphelins. Il y a aussi des milliers de cheminots sinistrés, des milliers d'autres prisonniers. Pour leur venir en aide à tous, un Comité National des Cheminots s'est créé.

Dès six heures du soir, sociétaires et pensionnaires étaient en habit et en robe du soir. Maîtres de maison, ils recevaient, sous le paternel patronage de M. Brunot, leur doyen et administrateur intérimaire.

Mais depuis dix heures du matin, Marie Bell n'avait pas quitté la maison. C'était elle l'organisatrice du gala et qui se dépensa avec une générosité magnifique. Elle régla le spectacle, mobilisa les plus jolies comédiennes de Paris pour vendre les programmes.

Pierre Dux était l'annonceur. Il expliqua en technicien que la Comédie-Française était une grande gare régulatrice ayant comme chefs de train Cornelle pour l'Espagne, Racine pour le Proche-Orient, Victor Hugo pour l'Europe.

Une grande gare ne saurait se passer de buffet. Jean Meyer en était le séant. En un quart d'heure, il eut le temps de rendre jaloux tous ses collègues de Dunkerque à Viotville.

Le coup d'œil était unique : les huissiers se passaient le mot

pour venir en jurer derrière une porte vitrée. Devant les tables, une foule d'anonymes; derrière, les plus gracieuses serveuses qui étaient Germaine Rouer, Gisèle Casadesus, Mireille Perrey, Hélène Constant, Yvonne Galli; les maîtres d'hôtel d'un style irréprochable qui s'appelaient Bernard Blier, Jean Chevrier, Jacques Charon, Yves Furet, Robert Hommes, Louis Eymond.

Des sandwiches servis par des vedettes n'ont pas de prix. Aussi donnait-on ce qu'on voulait. On dansa beaucoup.

Une voix tonitruante dominait le brouhaha. C'était déjà chez lui.

Comme le rideau tombait sur le second acte du « Bourgeois Gentilhomme », l'alerte sonna.

Faut-il le dire et donner des regrets à ceux qui évacuèrent la salle? Le programme se termina derrière le rideau de fer. Sur le plateau nu, devant la Comédie-Française au grand complet, les machinistes et les pompiers, Ana Nevada dansa, Ratsël Arroyo joua du piano, Andréx chanta. Bien plus, les Compagnons de la Musique, la révélation de la soirée, firent un numéro supplémentaire, et Bernard Blier donna la primeur d'un romance délicatement intellectuelle. C'était la fête au village.

Hélas! il fallut couper le courant. Dans un coin, M. J.-L. Vaudoyer, qui faisait ses adieux à la maison, murmura mélancoliquement : — En somme, ça marche très bien sans administrateur.

Car il va de soi que le départ de M. Vaudoyer et la nomination de son successeur avaient fait les frais de conversations entre les initiés.

Richard BOREL.



**1945... DE LATTRE LEUR PROPOSE D'INTEGRER LE THEATRE AUX ARMEES...**



**Nouveaux quartiers : Ville d'Avray !**

# Les compagnons de la musique

**A**VEC quelle joie nous saluons la naissance d'un nouveau numéro de premier ordre au firmament du music-hall français : les Compagnons de la musique !

Ils avaient, me dit-on, travaillé dans certains établissements de quartier et de province. Encore mal codés, moins bien présentés, cherchant leur voie et leurs voix, ils manquaient d'homogénéité et de ce fini impondérable qui donne d'un seul coup la bonne carburation. A l'A.B.C. ils ont dès le premier soir soulevé les bravos unanimes d'une salle heureuse de consacrer le talent de dix garçons anonymes qui s'imposait joyeusement. Ils passaient pourtant modestement en numéro quater. Mais brusquement ni Guétary, ni Félix Paquet, ni Germaine Sablon, ni Barbara La May ne furent plus avant eux sur l'affiche. Et, devant de 20 longueurs une jeune et trois



Georges Guétary

sixième est aggravé d'une tignasse qui ne pardonne pas. Le septième... Mais qu'importe ! Dans le genre graveur de modes nous aurons tout à l'heure un Guétary. Et chacun d'eux n'a-t-il pas un masque expressif, tour à tour grimaçant, souriant ou souffrant, un visage mobile, intelligent et marqué par instants au coin de l'humour le plus fin !

Etagés sur deux rangs, les plus petits devant, les asperges derrière, tête sur tête, ils chantent et miment avec leurs figures que l'on dirait sculptées dans des marbres, et leurs mains qui parlent, et leurs yeux qui roulent, et leurs dents qui grincent, ils chantent d'abord une vieille chanson du folklore français, double brochette d'hallucinants et grandioses guignols. Puis c'est tout simplement « Au clair de la lune » à la manière des Petits Chanteurs à la croix de bois, à la manière d'un jass à la sauce tartare et enfin à la manière d'une société des concerts d'un quelconque conservatoire de chez nous. Et c'est irrésistible ! Qu'ils aient pris ça et là de bonnes choses dans le numéro de Gilles et Julien, dans celui des Obesterfields et d'autres, qu'est-ce que cela peut nous faire ? Leur présentation n'en reste pas moins originale, impeccable, juvénile et plaisante au diable.

Accompagné par le compositeur Ledru, habillé par Machin, chaussé par Truc,

J'ignore si la raison de mon peu d'admiration pour M. Félix Paquet vient de la vulgarité de son répertoire ou du fait que je trouve ceux qui l'imitent plus drôles que lui, mais je dois reconnaître que le public ne partage point du tout mon sentiment. J'avais pour voisins deux spectateurs qui n'avaient ni bouge, ni souri, ni émis le moindre mot jusqu'à l'arrivée de M. Paquet. A tel point que je les avais pris pour deux étrangers ne comprenant pas notre langue. Mais, au premier mot à la première jarretière du « fantaisiste » susnommé, mes deux sombres muets se mirent à hurler leur joie et ne déglorieront pas pendant tout le numéro. Sirot Paquet parti, ils retomberont définitivement dans leur morne indifférence.

Nous avons retrouvé Germaine Sablon qui a résisté à cinq ans d'absence et qui nous revient plus



Germaine Sablon

les plus purs. Les plus simples comme les plus complexes. S'inscrivant contre le "cabotinage" et la mièvrerie des chanteurs de charme, contre la stupidité voire l'immoralité de certains fantaisistes, Liébard ne pouvait donc que s'opposer aux visées de ses jeunes protégés. Même s'il était désireux d'associer progressivement un peu plus les jeunes Compagnons de la Musique à la marche d'une affaire qu'il avait, semble-t-il, transformé en société de production ouvrière.

L'épisode est connu et l'ensemble des biographies parues ont évoqué cette scission avec un luxe de détails. En substance, disons aussi que la créativité de huit des Compagnons de la Musique se trouvait par trop réprimée et que la tutelle pesante de Louis Liébard ne leur convenait plus. Elle leur convenait d'autant moins que la réputation de ces nouveaux pèlerins de la chanson s'était élargie. Les nombreux documents dont nous avons retrouvé une trace le démontrent. Un passage à l'Opéra de Paris dans le cadre de la Soirée de l'Absent fin 1944, L'Armorial, Le Bœuf sur le toit, Le théâtre de l'Etoile, Le Gaumont Palace pour un gala donné au profit des familles des travailleurs français en Allemagne (voir page de droite)...

Roger Mansuy, le Trésorier de l'ensemble présente dans la postface de cet ouvrage l'affaire différemment la rattachant surtout à un aspect pécunier. On allait dans le mur en s'entêtant à faire de la chanson animée et du non commercial et les jeunes Compagnons de la Musique de l'équipe première de représentation n'étaient plus décidés à suivre les consignes de leur mentor.

yeux encore dignotants, mal ceux feux de la rampe. Nous le mieux dans le cadre plus intime et, où son talent s'est toujours s à l'aise. Quant à Barbara La nous applaudissons depuis tant avec tant de plaisir, ce n'est ment son numéro qu'elle a ra- Barbara tout entière en chair

Serge VEBER.

# FEVRIER 1946... C'EST LA SCISSION !



LES COMPAGNONS DE LA MUSIQUE. De g. à dr. : Adrien Vésin, Maurice Meyer, Roger Mansuy, Paul Catrin, Yves Tessier et Jean Verline



# DES COMPAGNONS DE LA MUSIQUE AUX CINQ PERES...

**1947-1950**

De 1947 à 1950, les Compagnons de la Musique se produisent en spectacles, émissions de radio etc. On sait que leurs tournées les mènent jusqu'en Suisse et qu'ils se produisent également au cabaret des "Trois baudets". C'est du moins ce que révèle l'article (*voir page suivante*) paru dans un média. Ils enregistrent plusieurs disques, des 78 tours bien sûr (*photo page de droite*). Comme un document daté d'août 1947 que nous avons retrouvé le spécifie, ils se produisent également en Allemagne à Baden-Baden à partir du 2 octobre, à Oberkirch le 7, à Offenbourg le 8, à Fribourg le 14, à Constance le 23.

Un certain nombre de spectateurs de ces années-là qui ont assisté à ces représentations sont persuadés d'avoir vu les Compagnons de la Chanson !!!... Leur programme était évidemment très semblable et ils avaient acquis leur savoir-faire à la même école, chemin de Champvert. Si leurs gestes dans "Perrine" étaient les mêmes, ils chantaient aussi "La



**LA PASSION DU CHANT CHORAL JUSQU'AU BOUT !**